

Rétablir ou sortir ? Les défis de l'Église après la crise

Dans le temps qui s'ouvre pour elle après la pandémie de Covid-19, « où le Christ donne-t-il rendez-vous à l'Église ? », s'interroge la théologienne Anne-Marie Pelletier, auteure de *L'Église, des femmes avec des hommes* (Cerf), dans cette tribune à La Vie.

Tandis que s'entrevoit le moment de revenir à la vie normale, avec de multiples et très nécessaires prudences, l'impatience grandit chez tous, et plus légitimement chez ceux qui vivent ces semaines dans l'inconfort matériel, la solitude ou l'enfer de violences domestiques. Mais voilà qu'après l'héroïque mobilisation contre le virus, il va nous falloir passer à des défis plus gigantesques encore. Comment répondra-t-on aux convulsions à venir ? Nous sommes à la croisée des chemins. On pourra choisir de s'épuiser à colmater les brèches, à conjurer une vulnérabilité que l'on avait cru surmontée, à rétablir et faire durer autrement un ordre dont les plus forts n'avaient pas trop à se plaindre. À moins, si nous trouvons l'énergie pour cela, de nous engager sur la voie radicale, qui bouscule nos habitudes et nos intérêts immédiats, celle d'une transformation de mentalités changeant notre rapport aux autres et à la planète.

Pour une Église déconfinée

On tremble de croire à pareil miracle, car cela signifie inverser la tendance lourde de ces dernières années, qui ont vu monter inexorablement des nationalismes arrogants, des exclusions xénophobes, des égoïsmes institutionnalisés se réclamant éventuellement du christianisme. Toutes choses qui font désespérer de la conversion à la fraternité qui est condition de l'avenir de la planète. Mais l'abnégation s'est aussi multipliée depuis le commencement de la crise avec une générosité sans limite. Preuve que nos sociétés méchamment individualistes gardent de belles réserves d'humanité. Face aux pessimismes ambiants, il est essentiel de mettre en valeur ces ressources d'altruisme, qui forment les couches profondes du tissu sociétal. Et ce pourrait être tout particulièrement une tâche pour les chrétiens, au milieu de tous, que d'en porter témoignage.

Le Christ lui-même n'aura cessé de « sortir » pour se retrouver au milieu d'une humanité peu préoccupée d'observance, peu en règle avec la morale.

Parmi ces derniers, les catholiques sont eux aussi à la croisée des chemins. En solidarité avec tous, mais aussi de manière singulière, parce qu'ils sont plus que jamais aux prises avec l'avenir de l'institution ecclésiale. Dans l'instant, malheureusement, on les croirait plutôt voués à jouer seulement la partition de l'impatience spirituelle, d'un irrépressible besoin sacramentel, à faire valoir des droits liturgiques imprescriptibles, qui les mettraient au-dessus des autres citoyens. Il va pourtant bien falloir, là aussi, surmonter quelques vieux réflexes.

Où le Christ donne-t-il rendez-vous à l'Église ? Certes, celle-ci existe d'être convoquée par lui, rassemblée pour une suite dont il est la Tête. Mais quels sont au juste les lieux de la convocation ? Seulement nos églises et nos confessionnaux, de sorte qu'il s'agirait avant tout de « rétablir le culte » et de retrouver la chaleur fraternelle d'un entre-soi de plus en plus confidentiel, qui fait de moins en moins sens pour le monde ambiant ? Car enfin, ce n'est pas simplement d'aujourd'hui que nos églises sont vides. Dans les temps ordinaires, on ne va pratiquement plus à la messe et on se passe de plus en plus des honneurs, pourtant si puissamment humanisants, des obsèques chrétiennes.

Et si nos églises redevenaient des « oasis de beauté » ?

Il reste que – l'Évangile en témoigne – le Christ est présent au monde de l'ailleurs. Il n'est d'intimité chrétienne avec lui que pour l'entendre désigner ces frères de l'extérieur, qu'il s'agit de servir pour aimer Dieu. Lui-même n'aura cessé de « sortir » pour se retrouver au milieu d'une humanité peu préoccupée d'observance, peu en règle avec la morale, plutôt méprisée de ceux qui font profession d'être fidèles à la loi de Dieu. C'est bien la raison pour laquelle le pape François exhorte inlassablement les chrétiens, depuis le début de son pontificat, à être « Église en sortie ». Non pas pour délaisser le fondement de l'intimité sacramentelle avec le Christ mais pour, à partir de celle-ci, franchir nos enclos sacrés, libérer la Présence réelle des confinements de nos piétés, vivre la fraternité avec sa profondeur mystique qu'enseigne l'Évangile. Et pour, tout simplement aussi, laisser entrer largement dans l'institution le grand vent de la liberté spirituelle, capable de faire advenir de la nouveauté, d'insuffler une nouvelle énergie à l'ensemble du corps ecclésial.

Va-t-on être attentif à sortir d'une sempiternelle hiérarchie, qui sous-dimensionne de façon invétérée les ministères quand ils concernent des femmes ?

À ce titre, un petit événement récent dans l'actualité de l'Église catholique pourrait avoir valeur de test. On sait qu'il y a quelques semaines, le pape François a nommé une commission destinée à prendre le relais d'un groupe précédent qui avait travaillé sur la possibilité d'une institution d'un diaconat féminin. Cette question est typiquement en appel d'une logique de sortie, au sens où il s'agit bien d'accueillir les réalités présentes et des urgences de la vie de l'Église.

Là aussi, le risque serait bien de se précipiter sur une problématique du « rétablir ». Réinstaurer, en l'état, une disposition du passé, dans l'assurance désormais qu'un diaconat féminin a existé au fil de plusieurs siècles. Comme si la tradition devait être comprise au sens étriqué d'une norme immobile, sans égard pour le dynamisme de la vie dont l'Église s'engendre à chaque époque.

Raisonner dans ces termes serait, en l'occurrence, contourner quelques fortes réalités qui ont émergé au cours du synode sur l'Amazonie, qui a justement relancé cette question. Ainsi, celui-ci fut l'occasion d'un constat qui devrait donner à penser. Il existe sur ces terres des communautés qui ont pu subsister pendant des décennies sans la présence de prêtres. Quelles furent donc les ressources de cette fidélité ? Querida Amazonia prend acte explicitement du rôle joué par les femmes, qui ont su être des « leaders de communauté » entretenant la foi. L'écoute assidue de l'Écriture se révèle de même être une forme essentielle de « présence réelle », qui a fait vivre cette Église.

« Vie culturelle et engagement social sont indissociables »

De même encore, la question d'un diaconat féminin devrait soulever une question de méthode essentielle. Peut-on se contenter d'une problématique d'experts scrutant des contraintes théologiques et canoniques ? Ne doit-on pas prendre pour point de départ la réalité du terrain, ce qui se vit dans les communautés chrétiennes, les engagements qui y sont vécus, les besoins qui s'y font jour ? En ce sens, il serait évidemment capital que l'on continue à écouter les femmes de l'Amérique latine, en ne s'en tenant pas à l'entre-soi de théologues et théologiens d'Europe. De même encore, il importerait fort de se saisir du problème en l'inscrivant dans celui, global, de la ministérialité dans l'Église et de la

relation entre sacerdoce baptismal et sacerdoce presbytéral. Enfin, va-t-on être attentif à sortir d'une sempiternelle hiérarchie, qui sous-dimensionne de façon invétérée les ministères quand ils concernent des femmes ? Là se joue certainement tout le poids symbolique attaché à cette question, dans un moment de notre culture qui accède enfin à la dénonciation des inégalités entre hommes et femmes.

En tout cela, il s'agit bien de « sortir » de réflexes sclérosants, qui brident l'élan de l'Esprit dans l'Église. Il s'agit de vivre en avant, en sachant que ce n'est pas trahir, mais servir la tradition. Vivre la foi et penser l'avenir de l'Église sur ce mode mettrait ainsi les catholiques au cœur du grand effort de nos sociétés pour réinventer l'avenir, repousser la tentation de croire que nous serions voués à la décadence, en un mot, contribuer à refonder la confiance.